Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 7

Artikel: L'amour en Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185679

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un beau soir, on vit le café du Raisin s'éclairer au pétrole ; quelques voisins suivirent, tous enchantés du nouveau système. Le café du Grand-Pont voulut en tâter, et commença par trois lampes mitrailleuses adaptées sur un lustre où fut jadis le gaz.

Chose étonnante, le patron remarqua que ses clients se groupaient de préférence à cet endroit, y lisaient les journaux avec délices, et enfin que la consommation semblait augmenter sous l'influence de cette agréable lumière. On comprend qu'il n'en fallait pas davantage pour engager M. Kamm à placer un second lustre à pétrole. — Ce second lustre est placé, un troisième le sera incessamment et ainsi de suite.

La mitrailleuse s'implanta dès lors partout, à la grande satisfaction de nos lampistes, qui font des affaires brillantes. On la trouve maintenant dans la plupart des cafés de Lausanne, dans beaucoup de magasins et même à l'Hôtel de Beau-Rivage.

Il paraît que Messieurs les actionnaires se sont quelque peu émus de la situation. Mais lorsqu'on tient quelque chose, et surtout quelque chose d'aussi précieux que les titres dont nous venons de parler, on le lâche difficilement. Aussi l'un d'eux se serait empressé de dire en parlant des partisans du pétrole : « Laissez-les faire ; ce sont des brebis égarées qui ne tarderont pas à revenir à nous. »

Eh bien, nous nous permettrons de douter d'un pareil raisonnement. La brebis qui trouve ailleurs meilleure pâture, herbe fraîche et tendre ne revient guère au bercail. L'enfant prodigue, lui, peut revenir, il est vrai, mais l'enfant qui économise ?..... qu'en pensez-vous ?... L. M.

L'amour en Amérique.

On connaît la signification du mot *flirtation*, cette conversation intime qui tient le milieu entre une conversation purement amicale et une conversation galante et passionnée. La flirtation que les Américains prononcent *fleurteichonn*, est évidemment née de deux principes contradictoires : le désir pour les femmes de plaire aux hommes et la crainte pour les hommes de succomber aux séductions des femmes. De là l'extrême coquetterie des unes et la froide réserve des autres.

La femme apparaît aux Américains comme une menace pour les cœurs trop sensibles. Ce n'est pas la brebis qui a peur du loup, là-bas ; c'est le loup qui craint la brebis. Aussi, laissez faire les Américaines ; leur expérience, jointe à la protection des lois, les défendra suffisamment contre tout danger de flirtation. N'ayez aucun souci de ces *a parte* entre jeune homme et jeune fille qu'on remarque partout, dans les salons, au théâtre, au bal, et ailleurs. Ces don Juan que la peur talonne sont souvent plus innocents qu'on ne croit, et jouent à l'amour à peu près comme les enfants font la petite guerre avec des sabres de bois et des pistolets de paille.

Que si l'un des flirteurs tremble de céder à l'attrait du sentiment, ce n'est jamais *elle*, c'est toujours *lui*. Aussi quelle confiance parfaite illumine les charmantes figures des *young ladies*, et combien ne faut-il pas admirer ces grandes écolières de 15 et même de 18 ans, qui, en grande toilette, des livres sous le bras, s'en vont par les rues, regardant les hommes avec affectation, leur riant bruyamment sous le nez, pour les forcer à baisser les yeux !

Souvent les écolières sont fiancées ou bien tout simplement elles ont un ou plusieurs adorateurs. Rien n'est plus amusant alors que de voir, comme on dit en anglais, les *beaux* de ces demoiselles les *épauler* pour flirter de plus près. En Amérique, un mari ou un fiancé a seul le droit de donner le bras à sa femme ou à sa fiancée. Quand un homme désire accompagner une demoiselle dans un lieu public, il marche à ses côtés sans jamais lui offrir le bras ; mais il l'épaule volontiers, ce qui est parfaitement reçu.

Voici comment on épaule une demoiselle en Amérique ; le cavalier arrondit le bras et le consolide ensuite sur l'épaule de la demoiselle en la poussant légèrement devant lui. Il élude ainsi les rigueurs de l'étiquette. Autrefois, les Américains accompagnaient les dames dans la rue en les tenant par le coude. L'épaulement est un progrès ; mais ce progrès commence à être dédaigné dans les grandes villes par la société qui se pique de donner le bon ton, et il n'y a plus guère que la société moyenne qui continue d'escorter ainsi les demoiselles à la promenade, en les épaulant.

M. Oscar Comettant, à qui nous empruntons ces détails, termine son chapitre sur l'amour en Amerique par un compliment adressé à la langue anglaise pour la distinction qu'elle a su établir entre aimer quelqu'un et aimer quelque chose. Les Anglais ont deux verbes aimer : *to lowe*, pour les êtres animés, et *to like* pour les choses inanimées. Ainsi, on ne dit pas en anglais, comme en français, *j'aime* cette femme et *j'aime* la côtelette ; *j'aime* mon père et *j'aime* les pommes cuites ; *j'aime* Dieu et *j'aime* le petit salé. Les mots heureusement choisis sont à la pensée ce que la parure et les fleurs sont aux femmes : les uns font ressortir la délicatesse des sentiments exprimés; les autres ajoutent à la beauté naturelle en développant les grâces du corps.

Nous ne saurions déduire du fait que Montbenon a été désigné par la grande majorité du Conseil communal, pour la construction du Palais de justice, que la population de Lausanne n'apprécie pas tous les mérites de cette superbe promenade; et nous ne croyons pas nous tromper en disant que la plupart de ceux qui ont voté ce choix l'ont fait dans l'espoir que le palais y serait disposé de façon à ne pas sacrifier complétement Montbenon comme *place*. Les diverses études qui se font maintenant semblent assez confirmer cette opinion. On comprendra dès lors, malgré ce qui a été dit pré-